

Ar c'hannad-man ne gerz nemet da heul FEIZ HA BREIZ hag ARVORIG

AR C'HORN-BOUD

KANNAD MIZIEK

Kevredigez ar "BLEUN-BRUG"

LE "BLEUN-BRUG"

Le « Bleun-Brug » est une association bretonne catholique qui a pour objet :

a) **En tant que bretonne**, de promouvoir l'idéal breton dans le triple domaine de la littérature, de l'art et de l'économie sociale, — et d'obtenir pour la Bretagne une juste autonomie dans le cadre de la collectivité française.

b) **En tant que catholique**, — de contribuer à rendre à la Bretagne le plein exercice de sa foi traditionnelle.

L'indifférentisme national⁽¹⁾

L'absence d'une vertu se lie d'ordinaire à la présence d'un vice: chasser celui-ci c'est aider l'autre à naître. De ces poisons dont il faut débarrasser notre organisme, le plus à craindre est bien le virus qui s'attaque à l'existence de notre race et diminue peu à peu en chacun de ses fils le souffle de l'âme nationale.

L'indifférentisme patriotique ou l'anémie du sens national, est un mal à combattre. On le reconnaît au désintéressement envers les choses de notre nationalité, le manque d'esprit et de fierté de race. Il se manifeste dans toutes les classes, à toute occasion, chaque jour.

Avoir un sens national avisé et vigilant, c'est en avoir une faculté toujours en éveil sur les exigences de sa nationalité. Cette faculté tient présents à la pensée les

(1) Studiadenn graet gant an A. Perrault ha bet moulet war ar gelaouenn « Le Droit » eus a Ottawa d'ar 4, 5 ha 7 a viz Here diveza.

caractères propres qui nous distinguent des autres peuples; elle maintient vives et claires les idées sur lesquelles s'appuie l'attachement à la nation; elle élève les sentiments qui s'y rapportent et encourage aux sacrifices qu'elle exige. Aptitude de l'âme, force consciencieuse et disciplinée, ce sens national gouverne le citoyen dans l'accomplissement de ses actes privés et publics, les ordonnant tous au bien général de la race. C'est ce sens ou cette faculté qui éclaire constamment un peuple sur sa personnalité, lui fait éviter mille et une embûches placées sur sa route, discerner les courants de pensée, les façons de sentir et de faire qui lui sont contraires et dommageables.

Si ce sens était chez nous plus profond, mieux averti, que de faux pas évités, que de reculs ou de retards épargnés! Comme il nous serait plus aisé de combattre notre défaut dominant, tendance à l'envie, au dénigrement, à la désunion, source principale de nos faiblesses. Nous souffrons tous de cette insuffisance du sens national. A cause d'elle, nous prodiguons nos faveurs aux gens et aux choses qui sont le plus contraires à notre génie; nous n'avons que répugnance et mépris pour les hommes, les institutions et les œuvres les mieux ordonnées selon la pensée de notre race. L'on accorde droit de cité à tous les éléments hétérogènes qui menacent de nous submerger; et nos traditions sont rejetées dans l'ombre par maints travers importés de l'étranger. Combien sont fiers d'appartenir à des sociétés neutres ou dont l'influence occulte milite contre nos intérêts! Avons-nous fait pénétrer dans nos divers ordres d'enseignement une préoccupation patriotique qui forme vraiment la nouvelle génération selon l'esprit et le cœur de notre nationalité? Et nos littérateurs ne sont-ils pas heureux de faire la moue aux hommes et choses de chez nous, les jugeant vides d'intérêt? Il a fallu des ans, pour ne pas dire un siècle, à découvrir l'importance du facteur économique dans notre survivance et combien aujourd'hui encore nous faisons la portion congrue aux industriels, commerçants, financiers de notre sang qui s'aventurent sur ce terrain!

Quel attachement profond montre notre peuple à sa terre, berceau de sa race? Pour un rien, il ferme portes et fenêtres; il quitte le sol natal et s'en va vers l'incertitude et des difficultés plus grandes de conserver sa foi et sa langue.

Nos classes professionnelles, nos gens riches et instruits, devraient monter la garde devant notre âme nationale et catholique. Leur instruction, leur rang social, leur influence leur assignent ce poste. Et pourtant ils introduisent chez nous, tous les premiers, les êtres, les mœurs, les coutumes, les modes qui déforment le génie national. Quel entrain manifestent nos classes profession-

nelles, gens riches ou instruits, à aider les mainteneurs de nos traditions religieuses et nationales, à seconder les mouvements nécessaires à la conservation de notre patrimoine spirituel? Nos hommes d'affaires, en particulier, profitent du récent réveil patriotique; ils le jugent utile à remplir leur caisse, mais refusent aux œuvres qui le soutiennent une approbation publique et leurs deniers.

Voyez la situation de notre langue; les hauts fonctionnaires ne sont pas les seuls à lui faire une guerre ouverte ou cachée... Le comble, c'est que les gros bonnets, les maîtres en haut lieu, loin de souffrir de pareil affront, trouvent inopportunes les revendications que font entendre en ce domaine quelques sentinelles de la race. Comme il les juge encombrants extrémistes!

Anémie du sens national et qu'il faut encore plus déplorer chez les dirigeants de la société que chez leurs suivants. Ici, comme en d'autres pays, les idées obscures et les sentiments amorphes du public s'encadrent dans les mille petits détails des jours. Ses actions, les petits faits de son existence ne seront conformes au génie national que s'il est soutenu, aidé, stimulé. La direction, l'éveil, l'entraînement doivent leur être donnés non seulement par une minorité agissante, des individualités fortes, mais aussi par tous ceux qui sont censés le guider, autorités religieuses, civiles, sociales. *Notre peuple est dérouté par l'attitude de ces autorités sur le terrain national; elles tâtonnent trop souvent; elles ne peuvent ou ne savent prendre à l'improviste, subitement, comme d'instinct, la décision commandée par le sens de la race.* Cette attitude vacillante est due à un manque de vision, à une crainte exagérée, à un défaut d'énergie. On n'a point une conscience claire de nos origines, ni la vue nette du but poursuivi, de la mission que Dieu paraît réserver à notre peuple. On redoute de déplaire en affichant un attachement profond *aux choses de notre nationalité.* L'habitude de feutrer nos pas, de baisser le ton, nos tentatives de concilier, d'amadouer, ont amoindri notre énergie à la résistance et à la lutte, *vertu première des minorités.*

« Notre premier devoir envers notre race c'est d'en être », rappelait naguère M. l'abbé Lionel Groulx. Trop souvent nous ne paraissions pas en être. Un sens national mieux éclairé et plus vif empêchera cette abdication.

Cette insuffisance de pensée et d'action, dans le champ national, s'explique. Elle est produite par des causes générales, d'ordre historique et politique, par des causes spéciales reliées aux conditions de vie de certaines classes de notre société.

Le sens national est né et s'est maintenu à côté de l'idée de patrie. Il s'est rarement confondu avec elle; le plus souvent il s'en est écarté.

Chez le peuple c'est tout un enchevêtrement d'attitudes. Quelques-uns de ses chefs ne lui parlent que du respect qu'il doit au nouveau maître, de son intérêt même à se concilier ses bonnes grâces. D'autres lui rappellent qu'il s'amointrira s'il abandonne les éléments qui en font une collectivité distincte. Comment sortir de cette impasse? Quelle est sa patrie?

Ses guides lui répondent qu'il en a deux, la grande et la petite, l'ancienne et la nouvelle. Deux sentiments se font jour: le loyalisme, acceptation, subie pour les uns, empressée pour les autres, de la domination étrangère sur ce territoire et ses gens; sentiment national distinct du patriotisme pur et simple, renfermant la fidélité aux vertus et aux qualités de l'âme de la race.

Puisqu'il y avait distinction, parfois conflit entre l'Etat et notre nationalité, puisque l'objet du patriotisme véritable, l'amour de la patrie, devenait imprécis, il naquit chez nous un sentiment de race. Une chose réelle apparaissait: nous étions un groupe d'êtres humains ayant même origine, même sang, mêmes coutumes et que nos divers systèmes politiques mettaient en péril. La communauté de foi, de langue et de lois, engendra communauté d'idéal, de pensée et d'action. Mais que de difficultés rencontre ce sentiment national. Il n'est guère vivace. Comment le serait-il? Sitôt qu'il s'élève et se développe, les sages rappellent le nationaliste à la modération, de peur de *peiner les nouveaux maîtres*.

Cette idée de patrie, patrie ancienne ou nouvelle, [Grande Bretagne, France ou Bretagne] (1) gêne dans son développement le sens national; elle évoque sans cesse, à côté des exigences de race, des obligations à l'égard de la grande patrie que devrait être la [Bretagne] et des prétendus devoirs à l'égard de [l'Etat français].

A ces causes d'ordre historique et politique il s'en joint de particulières qui, dans certaines classes, rendent elles aussi incertain notre sens national et le contre-carrent dans ses affirmations.

Regardez les professions, le commerce et l'industrie: suivez les politiques, les gens d'affaires et de finances. Chacun d'entre nous pense et agit en individualiste: on ne reconnaît trop souvent d'autre loi de notre activité que celle qui facilite nos intérêts et les fait prospérer. Combien cette tendance a bonne chance de se manifester

(1) An A. Perrault, o komz d'e genvroiz eus ar C'hanada a lakea: France, Angleterre ou Canada; met ar pezh a zo gwir evit tud ar C'hanada a zo ker gwir all evit tud Breiz.

dans le domaine des services sociaux et sur le terrain des intérêts économiques. Les hommes, adonnés aux grandes ou petites affaires, se laissent détourner par leurs tâches quotidiennes des préoccupations sentimentales. Comment seraient-ils émus et conduits par le sentiment patriotique? L'important est d'attirer le client, ne pas lui déplaire quand il est venu. Est-ce la peine de mécontenter ces représentants de la majorité en mettant les points sur les i, en soulevant des disputes sur des détails? Certes, ces puissants se réservent, disent-ils, pour les grandes circonstances. Mais comme l'ère des attaques brutales est passée, que l'assimilation et l'empiètement se font plus sournois et plus calmes, on ne revendique jamais. L'assoupissement nous gagne peu à peu. C'est l'état le plus dangereux. Un sens national éveillé nous en fera sortir. Comment le vivifier?

Deux catégories de personnes à reconforter: la génération rendue à la maturité et celle qui s'y achemine. Il faut remuer la première et l'empêcher de s'endormir dans la quiétude de l'indifférentisme; il faut former la seconde.

La masse, surtout ses guides, membres des professions libérales, politiques, commerçants, financiers, ne seront tenus en haleine que par quelques avant-coureurs, journaux, revues, individus, qui se chargeront de rester aux écoutes, de veiller, de signaler les tentatives ouvertes ou cachées d'empiètement sur l'un ou l'autre des éléments de notre nationalité et d'indiquer les causes de son amoindrissement. On ne changera pas du jour au lendemain le train des choses. Quelques hommes parmi nous continueront d'être plus clairvoyants et plus sensibles que les autres aux atteintes portées à notre nationalité. Souhaitons qu'ils soient soutenus dans leurs efforts. Les défenseurs du pouvoir, les gens d'influence, tous sujets de l'opinion publique, tiendront une attitude plus fière et plus ferme s'ils sentent derrière eux la poussée vigoureuse d'une minorité, appuyée sur les idées et les sentiments de tout notre peuple.

Il faut faire naître dans l'âme de l'enfant le sens national, lui apprendre, dès le bas âge, la noblesse de son sang et lui enseigner le courage et les moyens de le faire respecter. L'histoire est l'éducatrice du sens national. Elle lui apporte son aliment; elle le redresse et le fortifie. Les jeunes trouveront dans nos annales l'orgueil sain et vivifiant qui porte à perpétuer le geste des ancêtres; ils y puiseront des raisons de poursuivre la lutte, de mettre tous leurs actes à la réalisation du rôle réservé à notre race. A tout notre peuple, l'histoire donnera une plus vive clarté de ses traditions et de son caractère ethnique. Elle lui inspirera l'amour des choses qui sont le trésor de son patrimoine et le culte des qua-

lités qui le distinguent. Elle le mettra en garde contre l'amoindrissement de la vie religieuse en lui rappelant que le catholicisme fut l'un des principaux facteurs de sa survie et de son influence sociale.

Aux uns et aux autres, aux jeunes et aux aînés, ce qu'il faut donner, c'est une meilleure compréhension de notre passé, l'appréciation exacte de notre situation présente, la vision claire et nette de notre avenir. Est-on vraiment convaincu que nos ancêtres ont sagement agi en refusant leur esprit et leur cœur à l'assimilation offerte? S'arrête-t-on à songer au dénouement dont ce drame peut se couronner?

Maintes gens qui se font tirer l'oreille et n'osent se lever à l'appel des avants-coureurs, se disent tout bas que cette lutte est folie. Mécontents du legs laissé par les aïeux, ils sont hésitants chaque fois que des veilleurs les veulent faire marcher contre tel ou tel adversaire. Ils ne croient pas à la survivance de notre nationalité; ils seraient bien aises que l'affaire fût dès maintenant enterrée.

A cette profondeur git la cause du mal qui mine notre sens national. Si nous étions vraiment de notre race, au point d'éprouver, de cet état, fierté et joie, il nous serait facile de conformer notre vie aux devoirs commandés par cette conviction. Notre sens national serait élan, principe de vie et d'unité. Appuyé sur le culte de notre histoire, constamment enrichi des qualités ancestrales et des vertus traditionnelles, il serait générateur d'énergies; il fortifierait notre volonté de vivre, de contribuer chacun pour notre part et dans notre sphère à parfaire la mission de notre race.

Pour réfuter ces défaitistes et répondre à leurs sophismes, relisons notre histoire. Un peuple qui a lutté et souffert comme le nôtre, trouve mille raisons de ne pas abandonner le long des routes son héritage intellectuel et moral. Il doit croire que la Providence ne l'a pas soutenu en vain. Il peut reconnaître la justesse de remarques comme celles que faisaient naguère dans les Lettres, de Paris, Mgr Casimir Lutoslawski: « *le fait de la vie nationale et de la conscience nationale est une des plus belles et des plus hautes manifestations de l'âme humaine* », et M. Adam Zoltowski: « *les nationalités sont des nuances d'humanité voulues de Dieu, appelées non pas à se confondre, mais à se compléter* ».

Chaque peuple est un type d'humanité. Chaque nationalité révèle un aspect de la vie humaine et poursuit un idéal particulier. Elle est chargée de contribuer, à sa manière et par ses méthodes propres, à l'avancement de la civilisation, à l'équilibre moral du monde, à la beauté, à la bonté. Renoncer à ce programme d'action, disparaître comme peuple distinct, emprunter à une autre race ses

façons de sentir et de penser pour le repos ou la jouissance que donnerait un plus grand amas de biens matériels, serait trahir notre destin. Aujourd'hui comme autrefois il nous est possible d'y demeurer fidèle.

La Confédération n'implique point pour les éléments qui la formèrent l'abolition de leur personnalité. Chacun, même sous ce régime politique, conserve sa vocation et son rôle providentiel. Un temps, la nouvelle constitution énerva nos forces nationales. Nous nous sommes réveillés. Partout notre race résiste aux efforts multipliés contre sa pensée et sa survie. Souhaitons que ce renouveau se maintienne et se généralise; souhaitons que notre sollicitude surveille chaque jour les moindres faits dont l'ensemble pousse en avant ou recule notre nationalité.

Aux partisans de la Confédération, l'on peut rappeler que son esprit fut de mettre sur un terrain égal deux races, et que les maîtres du nouveau régime ont intérêt à laisser les fils de ces races réaliser ce que signalait naguère André Gide: « *c'est en étant le plus particulier que l'on sert le mieux l'intérêt le plus général* ». C'est sur la virilité, la fierté, la noblesse de chaque citoyen qu'un pays repose. Et comment ces vertus seraient-elles mieux conservées qu'en restant fidèles à un passé de courage et d'honneur?

Ceux qui croient en l'avenir de notre peuple et pensent possible pour lui la personnalité juridique d'un Etat, comprennent que le sens national sera l'assise morale sur laquelle il reposera. Dès maintenant ils le veulent tenir en éveil et en faire le stimulant de toutes nos énergies, morales, intellectuelles, économiques, dont dépend notre prospérité et notre influence. Par ce sens national, ils donneront à tout notre peuple une conscience plus vive, devant les dangers, de sa personnalité morale.

Dans l'incertitude des lendemains, notre race apparaît comme la seule réalité vraiment digne de nos efforts et de nos sacrifices. Ce n'est pas commettre un crime de lèse-majesté que de maintenir de la sorte dans nos esprits un particularisme historique qui nous rattache davantage à nos traditions, fait obstacle à l'unification et à la centralisation chère à nos fédéralistes.

En vérité, nous sommes tirillés par maintes fidélités. L'histoire s'est plu à superposer aux liens qui nous unissent à notre âme nationale ceux qui nous lient maintenant à nos divers pouvoirs politiques. Il faut mettre une hiérarchie entre ces multiples loyalismes. A notre nationalité revient la première place.

Antonio PERRAULT.

HOLLVELEN

Pez-c'hoari kaourus etre pevar arvest, o tispak war dro tri c'hant vloaz arôk H.-Z., e bro Arvorig.

Ar boan n'eo sort, hag an daoulagad 'm eus kollet
Er Wennva peurbadus a vo d'in restolet.
Hollvelen, va muia karet, na welin ken;
Met em envor chomo garanet da viken
He dremm ken koant, dousder dudius ar c'hoarzin
He deus graet ar botrez er beure-man ouzin
Pa hon eus kimiadet an eil gand egile.
Ha ne deufe nepred Hollvelen em gwele,
Ne virin diwarni 'med sonjou kunv ha brao,
Hag em c'houn e vevo koant, flamm, yaouank atao.
Met hi diwar va fenn daoust petra dle sonjal?
Ma teufe d'ei gwelet c'hanon euzus ha dall,
Trec'het gant pemp denig deus ar re disterra,
Aet va brud-vad da goll, va galloud da netra,
Ha dreist holl dilammet diganin va c'hleze,
Daoust ha hi deus eur c'haour koueet ken izel-ze
Na gemerfe ket heug, ha dispriz hag ankwa?
Vel eur vantell bounner sammet war an diouskoa,
E talc'h ar mennoz-ze da waska va spered
Ha d'ober d'in eur boan gwasoc'h vit n'en deus graet
An hudour Touraniad gand e dôliou kontell...
Setu d'in eun distokadenn hag eur gentel:
Dre fiout en pep den ha kredi pep lavar
'Mon lakaet dindan treid tra ma vin war zouar...

La souffrance n'est rien, et les yeux que j'ai perdus — Me seront rendus au « Gwennva » éternel. — Hollvelen, ma bien aimée, je ne la verrai plus; — Mais dans mon souvenir resteront à jamais gravés — Son visage si joli, la douceur enivrante du sourire — Que la jeune fille m'a adressé ce matin — Quand nous nous sommes séparés l'un de l'autre. — Lors même qu'Hollvelen ne viendrait jamais partager ma couche, — Je ne conserverai d'elle que de douces et charmantes pensées, — Et elle vivra dans ma mémoire toujours belle, fraîche et jeune.

Mais elle, que doit-elle penser à mon sujet? — S'il lui arrivait de me voir horrible et aveugle, — Vaincu par cinq petits hommes des plus chétifs, — De voir ma renommée perdue, ma puissance réduite à rien, — Et par dessus tout la perte de mon épée, — Est-ce que pour un héros déchu à ce point — Elle n'éprouverait pas du dégoût, du mépris et de l'oubli?

Comme un lourd manteau chargé sur les épaules, — Cette pensée continue à m'accabler l'esprit — Et à me faire souffrir plus que je ne l'ai fait — Sous les coups de couteau du magicien Touranien...

Voilà pour moi une défaite et une leçon: — Pour m'être fié à tout venant, pour avoir cru tout propos, — Me voilà pour toute la vie sous les pieds d'autrui...

Eur balcer didrouz a glêvan o tostât;
M'oarvad, va Duardig o tistrei d'am gwapât.

EIL PENNAD

NERZVEUR, KARNAK

KARNAK

Penôz e kerz ar bed gant va mignon Nerzveur-
Plijout a ra d'ean digemer ar C'hoat-Meur?
Ne gomz ket? — Koulskoude 'man e deod gantan c'hoaz;
Ne laran ket, avat, e vo gantan varc'hoaz;
Rak an hudour, akwit da chench doare d'an dud,
Vite da vean dall zo gwest d'o digas mud.
Deus 'ta, va fotr, dispak hirio, p'hellez ober,
An teod ken helavar barnet da vont en berr
Da heul da zaoulagad 'n eur jarlig kweor melen,
Hag a vo kinniget d'ar vraoa fumelenn
Bet biskoaz en Dônva, pa deuo davedon,
Vel m'he deus roet d'in da c'houzout bremazon.

NERZVEUR (*savet a-dôl*).

Petra lerez, trubard? — Petore gaou neve
En es kenou freget a ziwan adarre?

KARNAK

Ar wirione, potr brao; Hildeo zo bet duhont
Hag en deus 'n eur distrei, digaset d'in respont

J'entends s'approcher un pas silencieux: — Sans doute, mon Noiraud qui revient se moquer de moi.

DEUXIEME SCENE

NERZVEUR, KARNAK

KARNAK

Comment cela va-t-il avec mon ami Nerzveur? — Est-il satisfait de l'hospitalité du Coat-Meur?

Il ne parle pas? — Pourtant il possède encore sa langue; — Je ne dis pas, par exemple, qu'il la possèdera demain: — Car le magicien, qui s'y entend à transformer les gens, — Peut, même quand ils sont aveugles, les rendre muets.

Allons, mon garçon, déploie aujourd'hui, pendant que tu le peux, — Cette langue si éloquente qui doit aller à bref délai — Rejoindre tes yeux dans un petit vase en cuivre jaune — Dont il sera fait cadeau à la plus jolie femme — Qu'il y ait jamais eu au Dônva, quand elle viendra vivre avec moi, — Ainsi qu'elle me l'a fait savoir tout à l'heure.

NERZVEUR (*se levant brusquement*).

Que dis-tu, traître? — Quel nouveau mensonge — Se forme encore dans ta bouche déchirée?

KARNAK

La vérité, joli garçon; Hildeo a été là-bas — Et m'a, à son re-

Hollvelen: « An hini zo bet trec'h d'ar C'helt braz,
 » Henez hepken — emei — vo d'in-me mestr ha gwaz;
 » Lar da Karnak eta 'teuin varc'hoaz da noz
 » Ganez-te d'ar C'hoat-Meur, hag eman va mennoz
 » E gemer da bried hep renkout mont d'an dour. »
 Ar c'hélou-ze, digaset d'in gand an hudour,
 O deus lakaet ennon kemend a levez
 Vel en eur roue-meur o kemer rouanez:
 Troet e vo breman 'n eun de kaër alaouret
 An noz du ma veven enni vel douaret.
 Hollvelen vo, me gred, brao tre beva ganti:
 Difonn e vo da gomz ha buan da zenti;
 Primm e tesko ganin hemolc'hi, ren eul lestr,
 Hag e vo stad enni beva dindan eur mestr.
 Ober ray, a dôl zur, eur barez a zoare,
 N'evo ket lec'h he far da glemm war an ere.
 Petra larez-te d'in, Nerzveur, war an tamm-ze,
 Pa anveez ar plac'h? — Deus 'ta, potr braz, kôze.

NERZVEUR

Dijal 'm eus gouzanvet tenna va daoulagad,
 N'eo ket gant kôjou skwiz e teuin da fallât.
 Fentus 'n hini kavan sonjal en eun dôlenn
 Sort ma rafe Karnak e kichen Hollvelen,
 Ar vran etal ar goulm, an noz etal an de,
 Ar gaou losk ha mezek dirak ar wirione.
 Te n'out bet ha ne vi nemed eur bourrevier,
 Mad da skei deus a bell ha da liva gevier;
 Hag Hollvelen, enor ha fleuren va brôad,
 Gwirion evel an heol, Keltz penn-kil-ha-troad,

tour, apporté la réponse — D'Hollvelen: « Celui qui a vaincu le grand Celte, — « Celui-là seul — dit-elle — sera mon maître et mon époux; — « Dis donc à Karnak que je viendrai demain soir — « Avec toi au Coat-Meur, et que c'est mon intention — « De l'épouser sans qu'il faille aller à l'eau. »

Cette nouvelle, que m'a apportée le magicien, — A mis en moi autant d'allégresse — Qu'en éprouve un grand roi prenant une reine: — Désormais se changera en un beau jour doré — La nuit noire où je vivais comme enterré.

Avec Hollvelen il sera, je crois, très agréable de vivre: — Elle sera lente à parler, et prompte à obéir; — Je lui apprendrai vite à chasser, à mener une barque, — Et elle sera heureuse de vivre sous un maître. — Elle fera, à coup sûr, une compagne charmante, — Dont le compagnon n'aura pas à se plaindre du lien. — Que me dis-tu, Nerzveur, à ce sujet, — Puisque tu connais la fille? — Allons, grand garçon, parle.

NERZVEUR

J'ai souffert sans une plainte l'ablation de mes yeux. — Ce ne sont pas des propos insipides qui me feront faiblir. — Je trouve plutôt amusant d'imaginer un tableau — Comme celui que ferait Karnak à côté d'Hollvelen, — Le corbeau près de la colombe, la nuit auprès du jour, — Le mensonge lâche et honteux devant la vérité. — Tu n'as été et ne seras jamais qu'un bourreau, — Bon pour frapper de loin et colorer des mensonges; — Et Hollvelen, l'honneur et la fleur de ma nation, — Loyale comme le soleil,

Ouz eur gwaz a sort d'id n'hallfe nemed heugi
 Vel ma refe dirak eun touseg eur c'hadgi.

KARNAK

Te, vad, penmoc'h daou droad, a zo re hir da deod;
 Varc'hoaz, pa vo troc'het ha tolet mesk ar yeod,
 Ne brizo na touseg na ki sellet outan.

NERZVEUR

Setu kavet ganid an doare distartan
 Da virout ouz moueziou displijus da zevel.
 Va hini 'ta, diwar varc'hoaz, renko tevel
 Ma ne deu tra, na den, na doue d'am difenn.
 Hogen, m'hen tou, goude ne chomfe ken 'em fenn
 Teod na lagad, komz na gwelet, n'eo ket ganid
 E teufe c'hoaz dirak Hollvelen ar gonid;
 Ha war va gwele gwad nag e venn astennet,
 O neual em c'here'henn gwazi pe kaouenned,
 Potrez koant ar Gelted a bokfe d'in-me c'hoaz
 Gant he moue melen-aour hag he diou sterenn c'hlaz;
 Lec'h te, nag e tougfe eun doneg arc'hant gwenn,
 Armou lufr 'n es taouarn, dremm dic'hloaz ha laouen,
 Ne vefes eviti 'med eun dilostadenn
 Mad da flastra gant treid evel eur bodig radenn.

KARNAK (fuloret).

Re holl a waperez a ver eus da c'henou,
 Hag hep dale...

Celte de la tête aux pieds, — Ne pourrait éprouver pour un homme comme toi que du dégoût, — Ainsi qu'en éprouverait un chien de guerre devant un crapeau.

KARNAK

Toi, par exemple, porc à deux pieds, tu as la langue trop longue; — Demain, quand elle sera coupée et jetée dans l'herbe, — Ni crapaud, ni chien ne daigneront la regarder.

NERZVEUR

Voilà que tu as trouvé le procédé le plus commode — Pour empêcher les voix déplaisantes de se faire entendre. — Donc la mienne, à partir de demain, devra se taire — Si aucune chose, aucun homme, aucun dieu ne vient me défendre. — Mais, je le jure, lors même qu'il ne resterait dans ma tête — Ni langue, ni œil, ni parole, ni regard, ce n'est pas toi — Qui l'emporterais encore aux yeux d'Hollvelen; — Et quand même je serais étendu sur mon lit de sang, — Les oies ou les chouettes nageant dans mon sein, — La jolie fille des Celtes me baiserait encore — Aves sa crinière d'or blond et ses deux étoiles bleues; — Au lieu que toi, même portant une tunique d'argent blanc, — Des armes brillantes dans les mains, un visage intact et joyeux, — Tu ne serais pour elle qu'un avorton (1) — Bon à écraser sous les pieds comme une petite tige de fougère.

KARNAK (furieux)

C'est par trop de moquerie que distille ta bouche, — Et sans tarder...

(1) Dilostadenn — Avorton, rebut du grain ventilé.

TREDE PENNAD

NERZVEUR, KARNAK, HILDEO

HILDEO (o tont d'ar red hag o chacha Karnak a goste).

Poent eo d'emp klask hon difennou: 'M eus aoun e teu Kelted warnomp a-dreuz d'ar C'hoat.

KARNAK

Petra lerez, Kelted?

HILDEO

N'eus nemed o broad A gement hallfe kaout digare d'hon taga. O vean 'ta klêvet bremazon o koaga Eur vran krenvoc'h he mouez evit mouez ar re-all, Ha trouz vel hini tud strollet o kôzeal Izelik etreze, 'm eus sonjet 'n eur c'had vran O ren brezelourien diwar moged hon tan. Hogen, eun harzadenn dreist holl 'm eus anveet: Hini Tonk, ar c'hadgi bet ganin pareet Neve zo 'ti Nerzveur; hep mar, kent ma vo pell, E tirolo warnomp eur gwall varrad avel. Hag evel a-ratoz, d'emp hon daou e tigwe Ar stourm, aet an tri all d'hemolc'h an tirvi goue. Dister en em gavimp ouz eur strollad Kelted.

NERZVEUR (gant an e-eun).

Daoust en o c'hoariou petra zo difoeltret?

TROISIEME SCENE

NERZVEUR, KARNAK, HILDEO

HILDEO (accourant et tirant Karnak de côté)

Il est temps de chercher nos moyens de défense: — Je crois qu'il arrive des Celtes nous attaquer à travers le bois.

KARNAK

Que dis-tu, des Celtes?

HILDEO

Il n'y a que leur nation — Qui pourrait trouver prétexte à nous attaquer, — Ayant donc entendu tout à l'heure croasser — Un corbeau à la voix plus forte que celle des autres, — Et un bruit comme celui d'une troupe en marche parlant — A voix basse, j'ai pensé à un corbeau de combat — Conduisant des guerriers d'après la fumée de notre feu. — Mais c'est un aboiement surtout que j'ai reconnu: — Celui de Tonk, le chien de guerre que j'ai guéri — Dernièrement chez Nerzveur; nul doute qu'avant longtemps — Nous n'ayons à affronter une terrible bourrasque. — Et comme un fait exprès, c'est à nous deux qu'échoit — La lutte, les trois autres étant allés chasser les taureaux sauvages. — Nous nous trouverons faibles contre une troupe de Celtes.

NERZVEUR (à lui-même)

Qu'y a-t-il donc de démoli dans leurs plans? — Si chaque chose

Ma valefe pep tra herve ma oant en zell, 'Vijent ket diouzin pellaet da goz izel.

HILDEO (atao a goste a gant Karnak).

Hag ar pezh korf lor-ze, petra vo graet outan? Lac'ha 'nean, ha tec'hel kwit « helli gantan »?

KARNAK

Lac'h anean, hudour, ha skamp kwit, ma kerez, Pa ne lar d'id netra gaëroc'h da zorserez. Me chomo da lac'ha pe da vean lac'het, Ha ne vo ket ganin gwad va zud koz nac'het.

(Hildeo a dosta da Nerzveur, savet e gontell da skei, pa glever damdost eun harzadenn bounner. Nerzveur, oc'h anveout mouez e gi Tonk, a lak dre eun töl nerz dreist-denel e chadenn da derri, ha savet en e za, a hij anei en dro d'ean en eur c'hopal).

NERZVEUR

Aman, Kelted, aman, va zud, aman, va c'hi! War an tu-man kevfet loened brao d'hemolc'hi.

KARNAK (en eur vont d'ar c'heo d'ar red, e-pad ma tec'h Hildeo dindan goat).

Gortoz, kaër a tevo hija da chadennou, Me zerro d'id bremaik d'ar youc'hadennou.

NERZVEUR

Deus pa giri beteg aman, marmouzig fall, Ma vo ar stourm-c'hoari desket d'id gand eun dall.

marchait d'après leurs prévisions, — Ils ne se seraient pas éloignés de moi pour parler bas.

HILDEO (toujours à l'écart avec Karnak)

Et ce grand corps ladre, qu'en fera-t-on? — Le tuer, et puis s'enfuir à qui le plus vite?

KARNAK

Tue-le, magicien, et décampe, si tu le désires, — Puisque ta sorcellerie ne t'inspire rien de plus beau. — Moi je resterai pour tuer ou pour être tué, — Et je ne renierai pas le sang de mes aïeux.

(Hildeo s'approche de Nerzveur, le couteau levé pour frapper, quand on entend à proximité un aboiement lourd. Nerzveur, reconnaissant la voix de son chien Tonk, fait par un effort surhumain sa chaîne se briser, et se levant, la secoue autour de lui en criant).

NERZVEUR

Ici, les Celtes, ici, mes hommes, ici, mon chien! — Par ici vous trouverez du joli gibier à chasser.

KARNAK

(En courant à la grotte, pendant qu'Hildeo s'enfuit sous bois) Attends, tu auras beau agiter tes chaînes, — Je te fermerai tout à l'heure la porte des hurlements.

NERZVEUR

Viens quand tu voudras jusqu'ici, méchant petit marmot, — Pour qu'un aveugle t'apprenne le jeu de la guerre.

PEVARE PENNAD

NERZVEUR, KARNAK.
*hag o tispak eus dindan ar c'hoat: HOLLVELEN,
GARWENN, PENNDRASK,
RUTAN, SKOAZEK, KRENVBOST.*

KARNAK (*o tistrei gand e wareg stignet,
a wel e c'hoar o tispak da gentan*).

Ah! trubardez ar foeltr, va c'hoar eo 'n hini ro
Henchamant ha skoazell d'enebourien hon bro?
Ke dizale da glask digant hon doueed
Ar gopr a zo ganid ken leal goaneet.

(*Hag e tenn*).

PENNDRASK (*en eur gouea d'an douar,
tizet en he c'hreiz gant bir he breur*).

Man va maro ganin, 'med e varvan seder
Pa 'm eus troet diwar Nerzveur tól ar meder.

(*Hag e varv ouz treid Nerzveur*).

NERZVEUR

Trugare d'id, ha meuleudi war da hano!
Bleuniou koant an envor vidout a ziwano,
Merc'h yaouank Touraniz: rak ouzon breman
Ouz piou 'n hini oa deut da galon da dpmman.

QUATRIEME SCENE

NERZVEUR, KARNAK, *et sortant de dessous bois: HOLLVELEN,
GARWENN, PENNDRASK, RUTAN, SKOAZEK, KRENVBOST*

KARNAK

(*Revenant avec son arc tendu, il voit sa sœur paraitre la première*)

Ah! misérable traltresse, c'est ma sœur qui donne — Conduite et
soutien aux ennemis de notre patrie? — Va sans retard réclamer
à nos dieux — Le salaire que tu as si loyalement gagné.

(*Et il tire*).

PENNDRASK

(*En tombant à terre, atteinte au cœur par la flèche de son frère*)

J'ai mon compte, mais je meurs heureuse — Puisque j'ai dé-
tourné de Nerzveur le coup du moissonneur (1).

(*Et elle meurt aux pieds de Nerzveur*).

NERZVEUR

Sois remerciée, et que ton nom soit loué! — Les fleurs délicates
du souvenir croîtront pour toi, — Jeune fille des Touranien: car
je sais maintenant — Qui est celui que ton cœur s'était mis à
aimer.

(1) Tól ar meder, le coup de la mort, le guerrier qui tue étant
comparé à un moissonneur.

KARNAK

(*En eur zével adarre e wareg troet warzu Nerzveur*).

Da hini-te, marc'h dall, na demmo ken nemeur:
Laret e' hall Hollvelen kenavo da Nerzveur.

(*Met, aròk tenna, eman kroget, paket, liammet
gand ar pemp Kelt, Hollvelen o chacha e wa-
reg digantan*).

HOLLVELEN (*o vont de' sket gant he c'hleze*).

Te lâro da gentan kenavo d'ar vuhe,
Teuz an oberou noz, bourrèvier didrue!

GARWENN (*en eur gregi en he brec'h*).

Nan, Hollvelen, n'ez ket da lac'ha 'nean c'hoaz:
N'eo ket dleet d'henez mervel evel ur gwaz.
Greomp deus ma venno Nerzveur.

HOLLVELEN

Gwir a lerez.

(*O tistrei gant Garwenn war zu Nerzveur,
e lamm da bokal d'ean; an tri waz a chom da
ziwall Karnak*).

Ha te, va mignon holl-garet, penoz a rez?

(*Ganti he-eun*).

Oh! divaloat tud! gwada 'nean 'deus graet;
Met a-rabad ouefe an dizremm m'eo lakaet.

NERZVEUR

Brao tre emon, ken brao ma sonjan hunvreal.
Trugare d'id, ha da Benndrask, ha d'ar re-all!
Met n'ouzon ket, siouaz! piou da drugarekat.

KARNAK

(*Levant à nouveau son arc en le dirigeant vers Nerzveur*).

Le tien à toi, cheval aveugle, n'aimera plus beaucoup: — Hollve-
len peut dire adieu à Nerzveur.

(*Mais avant de tirer, il est saisi, pris, ligotté par les cinq Celtes,
et son arc lui est arraché par Hollvelen*).

HOLLVELEN (*s'appréant à le frapper de son glaive*)

C'est toi qui diras adieu à la vie, — Fantôme des œuvres noc-
turnes, bourreau impitoyable!

GARWENN (*en lui saisissant le bras*)

Non, Hollvelen, ne va pas le tuer encore: — Celui-là ne mérite
pas de mourir comme un homme, — Faisons ce qu'ordonnera
Nerzveur.

HOLLVELEN

Tu as raison.

(*Revenant avec Garwenn vers Nerzveur, elle s'élançe pour em-
brasser celui-ci; les trois autres hommes restent garder Karnak*).

Et toi, mon ami tout aimé, comment te portes-tu?

(*Se parlant à elle même*)

Oh! les monstres! c'est le saigner qu'ils ont fait; — Mais il ne
faut pas qu'il sache à quel point il est défiguré.

NERZVEUR

Je suis très bien, si bien que je crois rêver. — Merci à toi, et à
Pennrask, et aux autres! — Mais je ne sais, hélas! qui je dois
remercier.

HOLLVELEN

Biken, 'nez da Benndrask, n'hon bije gallet kat
An dachenn pellguzet 'oas digaset enni.
Ah!setu an daou all o tont gand an hini
Oa tec'het dindan goat.

PEMPVET PENNAD

AR MEMEZ RE, ARZDUFF, PRADOU,
HILDEO (*dalc'het gante*);
hag ar c'hadgi Tonk, a deu dustu da lampat gand e vestr.

NERZVEUR (*en eur flourat ar c'hi*).

Mignon feal d'an den,
Deus a bell em eus anveet da chilpadenn.
(*D'Hollvelen*).

Piou a lerez a zo paket da ziveza?

HOLLVELEN

An hudour koz oa bet kirriek d'id da gweza
Tre daouarn an Dúard. Tec'het kwit vel eul laer,
O c'houzout mad 'n eur chom e gont a vije sklaër,
N'et ket bet aet a bell 'rok Arzduff ha Pradou,
Hag ar c'hi Tonk lampet dustu war o roudou.

HOLLVELEN

Jamais, sans Penndrask, nous n'aurions pu découvrir — La lointaine cachette où l'on t'avait envoyé. — Ah! voici les deux autres qui reviennent avec celui — Qui avait fui sous bois.

CINQUIEME SCENE

Les mêmes, ARZDUFF, PRADOU, HILDEO (tenu par eux); et le ..chien de guerre TONK, qui vient aussitôt bondir vers son maître).

NERZVEUR (*en caressant le chien*).

Fidèle ami de l'homme, — De loin j'ai reconnu ton aboiement.
(*A Hollvelen*)

Qui dis-tu qui a été pris en dernier lieu?

HOLLVELEN

Le vieux magicien qui fut la cause si tu tombas — Entre les mains du Noiraud. Echappé comme un voleur, — Sachant bien qu'en restant son compte eût été clair, — Il n'est pas allé loin devant Arzduff et Pradou, — Et le chien Tonk lancé aussitôt sur leurs traces.

